

face, s'interrogent, en de courts dialogues, où chaque mot tombe pesamment ainsi qu'une pierre dans un abîme. Le vieux paysan croit à l'amour des hommes. L'ouvrier ne croit qu'au savoir et à la force.

— *Sans amour, dit Kallistrate Efimitch, on fera toujours la guerre. Faut en finir !*

— *Laisse les hommes se battre ! Quand ils en auront assez ils feront la vie meilleure... D'abord écraser le bourgeois...*

— *Mais enfin, demanda Kallistrate Efimitch, on te questionne, on vient à toi. Que réponds-tu ?*

— *Je sais que répondre.*

— *À tous ? Sans amour ?*

— *Sans amour.*

Ce n'est pas vrai. Cet homme n'est pas sans amour; il croit seulement l'être. Cet ouvrier des villes n'est venu se battre dans la taïga sibérienne que mû par le plus grand amour des hommes. Il ne se l'avoue pas, car sa pensée a été formée à d'autres écoles, car il est fort. Ces deux hommes comprennent qu'ils se complètent. Ces deux hommes s'aiment. L'un est la raison inflexible, l'autre l'âme vivante des insurgés haillonneux groupés sous une loque rouge. « Moi, dit Nikita, à Kallistrate Efimitch, je donne le sang; toi le pain. »

Dureté, amour. Toute l'âme des révolutionnaires tient dans ces deux mots.

Essayons de résumer en quelques pauvres mots abstraits la psychologie des magnifiques partisans rouges de Sibérie. Leur mentalité a pour base la vision directe, concrète, pratique des réalités. Leur moralité est utilitaire. Il faut vivre, c'est-à-dire survivre, c'est-à-dire vaincre. Ils pensent peu. Ils agissent. Ils ne parlent que comme on agit, par petits mots brefs et précis. Ils ont, sans le savoir, une profonde vie intérieure. Ils naissent à l'avenir: et c'est tout ce qu'ils en savent. Au soldat américain qu'ils ont pris et qu'ils veulent convertir à la révolution ils ne savent que dire, avec de grands gestes fraternels, puis un cri de haine, cinq mots compris du yankee malgré la barrière des langues :

*Lénine ! Sovietska-Respublika ! Pro-lé-tariat !
Impérialisme — hou ! (Le Train blindé 14.69.)*



La forme chez Vsevolod Ivanov est adéquate au fond. Pas de descriptions, pas de narrations, pas de paysages, pas de méditations, pas de développements psychologiques. Actes et paroles, parole et action s'identifient. La parole est brève, simple, directe. La langue n'a rien de « littéraire ». Des livres entiers sont écrits en dialogues dans lesquels les phrases ont en moyenne moins de cinq à six mots. L'on y trouve quantité de mots de terroir, ou chinois, ou khirgizes... A dire vrai, je pense que Vsevolod Ivanov se complait par trop à reproduire le parler local sibérien: la lecture en devient parfois fatigante, les chances de durée de l'œuvre en sont amoindries, car on ne s'écarte pas impunément d'une grande langue classique aussi riche que le russe littéraire.

Pourtant cet écrivain d'action est un lyrique. Dans plusieurs nouvelles, que je tiens d'ailleurs pour mieux réussies que son roman, Vsevolod Ivanov s'est aban-

onné à son lyrisme intérieur et c'est d'un puissant effet qui ne contraste point avec l'action des frustes gens de la terre sibérienne, mais la commente, l'accompagne comme le chant d'une voix mâle.

Ce lyrisme de Vsevolod Ivanov, je ne puis le comparer qu'à celui de Walt Whitman — et de certains poèmes védiques. Les bûcherons de la Californie, les pionniers qui fondèrent Manhattan — plus tard New-York — étaient-ils si différents de ces bûcherons et pionniers de Sibérie dont on saura seulement dans un siècle quelle république ils ont fondée ? — Mais qu'il me soit permis de citer quelques brefs passages de cet écrivain russe. Le chant de la terre rythme de ses amples refrains le drame de la vie des partisans. Ecoutez :

Le vent s'en était allé. De la terre monta la senteur des herbes odorantes. Un ciel bleu terni frémissait là-bas dans les rivières des montagnes comme un énorme poisson bleu.

Et les sommets des monts étaient pareils à des canards rouges dans les nuages bleus...

Fermelement, impérieusement, la terre appelait la chair de l'homme. Les montagnes appelaient leur âme.

Ces hommes mangeaient joyeusement, comme du pain, les herbes grasses, qui fondaient sur les lèvres...

Voici le portrait du pope Isidore :

Une tête broussailleuse, feuillue. Une voix sourde, saccadée, imprégnée de la verdure des marais. Il marche à grandes enjambées, drapé dans sa soutane d'un vert foncé. Sa tête feuillue semble pétrie dans une motte de terre. Ses mains sont des mottes de terre. Ses yeux aigus et clairs sont d'une eau souterraine.

L'homme est pétri de terre. La terre est vivante.

Voici un autre homme :

Ses épaules sont de la terre remuée par la charrue; sa poitrine est de meules fraîches. Sa voix se perd dans les prés...

Sa voix : des herbes printanières. Elle grandit dans l'âme en inquiétudes.

La terre :

Les neiges fondaient, fondaient. La terre naissait, rose. D'une teinte de chair, potelées comme des nouveaux-nés, les montagnes couraient au-devant des nuages...

Le sanglier, dans la montagne, fouille le sol. Les montagnes fouillent les nuages : elles ont des crocs blancs. Et les fleuves, fermant les yeux, se précipitent des montagnes, pour mordre la terre de leurs dents d'écumes.

Et encore :

N'ai-je pas eu raison d'évoquer à propos de ces effusions l'animisme des Védas? Ce Sibérien de la révolution a, comme l'ancêtre hindou, l'intuition panthéiste. Ne sentez-vous pas que les fleuves sont vivants, vivante la pluie, vivante, frissonnante la terre ?

...une poignée de ma terre fleurit ! et mes prunelles sont des mottes de terres dans les herbes !

D'un pas léger de fauve, je ferai le tour de la terre...

Vsevolod Ivanov note surtout dans la nature les couleurs et les senteurs. On a souvent observé le développement chez les peuples enfants de l'amour des couleurs et de la sensibilité olfactive. Certes, cette poé-